



JOSEPH MITCHELL une littérature documentaire

Joseph Mitchell *Le Fond du port*
Traduit de l'anglais par Lazare Bitoun Les Éditions du sous-sol, « Feuilleton Non-Fiction », 256 p., 22 euros

Thomas Kunkel *L'Homme aux portraits. Une vie de Joseph Mitchell*
Traduit de l'anglais par Michel Cordillot Les Éditions du sous-sol, « Feuilleton Non-Fiction », 448 p., 26 euros

Un livre et une biographie de Joseph Mitchell font découvrir ce maître de la narrative non-fiction new-yorkaise.

L'homme au premier plan de l'image a l'élégance de cette Amérique rêvée par le cinéma ; celle du premier 20e siècle où l'on imagine la ville de New York encore sale et incertaine, peuplée de travailleurs, de gangsters et de businessmen à chapeaux. Costume trois pièces et borsalino, chemise blanche, cravate discrètement rayée : Joseph Mitchell, photographié par sa femme Therese, apparaît dès la couverture de son ouvrage *Le Fond du port* et semble d'abord parfaitement coller à nos clichés. Mais la porte condamnée devant laquelle il pose (celle du 25 Water Street) et son regard précipité dans le hors-champ de l'image donnent à la photographie une tonalité mélancolique, déjouent l'image du journaliste triomphant.

Né en 1908 dans une ferme de Caroline du Nord, passé par le *Herald Tribune* avant de devenir un reporter du *New Yorker* à tout juste 30 ans, Joseph Mitchell n'a cessé d'explorer les rues de New York, de dresser les portraits de gens et de lieux : patrons de restaurant, cimetière de Rossville,

pêcheurs, capitaines de chalutier, rive du New Jersey, etc. Cet auteur frappe par la précision de son écriture et l'obsession que l'on y devine, mais aussi par l'incongruité de sa biographie : celui qui fut acclamé par ses lecteurs, arrêta définitivement de publier en 1964 sans pour autant quitter les bureaux de son journal. Pourquoi ce silence, ce refus ? Car il s'agit d'un refus de publier et non d'un abandon : Mitchell continuait à tenir un journal et à travailler sur un mystérieux manuscrit. Certes, son biographe Thomas Kunkel avance quelques explications : dépression, nostalgie, volonté de « vivre dans le passé », mais il demeure quelque chose d'irréductible dans ce retrait. Tout ne peut être élucidé et c'est tant mieux.

Les Éditions du sous-sol ont permis de faire connaître et de diffuser en France des textes dits de narrative non-fiction ; une littérature qui puise sa matière dans le réel, creuse son sillon entre fiction et documentaire. Il suffit de lire Gay Talese, Maggie Nelson, Nellie Bly ou Clara Beaudoux pour être convaincu qu'il y a là une vitalité nécessaire, une force d'inventivité qui déjoue la vieille et usante bipartition essai/roman. Joseph Mitchell est un maître incontesté de cette narrative non-fiction : chacun des six récits qui composent *Le Fond du port* témoignent de la virtuosité avec laquelle il fait entrer le reportage dans la littérature. Les sujets qu'il choisit ne sont jamais spectaculaires ; il ne rend compte d'aucun événement, mais s'attache à décrire les endroits, les personnes et les choses qui donnent à New York sa vie singulière. L'auteur décrit les lieux qu'il fréquente, retranscrit ses

conversations ; autrement dit, son point de vue n'est jamais extérieur ou surplombant, il se situe à l'intérieur même de ce qu'il raconte comme le signifie l'emploi de la première personne du singulier. Le premier texte de l'ouvrage, « Là-haut dans le vieil hôtel », paru en juin 1952, commence ainsi : « De temps en temps, quand je cherche à me chasser de l'esprit certaines pensées sinistres ou trop mortifères, je me lève de bonne heure et descends au marché aux poissons de Fulton Street. »



CHANGING NEW YORK

L'histoire de la photographie américaine peut être d'une aide précieuse pour éclairer l'oeuvre de Mitchell. Rappelons qu'entre 1935 et 1943, l'importante commande de la Farm Security Administration (FSA) a permis de faire connaître des photographes comme Walker Evans, Dorothea Lange ou Gordon Parks et, au

travers des quelque 270 000 clichés qu'ils rapportent de leur traversée des États-Unis, d'imposer le style documentaire (1). La simplicité formelle, la frontalité et l'apparente objectivité sont les caractéristiques de cette photographie. Plus précisément encore, la veine documentaire dépasse et résout dans un mouvement dialectique la dichotomie art / document. Or, il me semble que Mitchell fait de même avec l'écriture, proposant une démonstration magistrale de ce qu'est la nonfiction : une littérature qui vient du réel, un témoignage élevé au rang d'art.

Mitchell a vu les images de Walker Evans et il connaissait bien la photographie puisque son épouse, Therese Mitchell, était elle-même photographe comme nous l'apprend Tho-

mas Kunkel : « Elle photographiait des gens ordinaires, parfois dans des situations extraordinaires [...]. Elle vouait un intérêt tout particulier aux ouvriers, aux travailleurs syndiqués et à ceux qui vivaient dans la pauvreté », ajoutant même qu'à « l'instar de celles de Dorothea Lange et d'une poignée d'autres photographes célèbres [...], les photographies de Therese ont une dimension documentaire. » Ainsi, je ne suis pas surprise de découvrir cette édition du Fond du port, publiée par le Limited Editions Club, tirée à 250 exemplaires et accompagnée de photographies de Benice Abbott. Quoi de plus proche en effet des textes de Mitchell que le projet de la photographe intitulé Changing New York (1935-1939) avec lequel elle a voulu saisir la perpétuelle mutation autant que la struc-

ture de la ville, enregistrer les vitrines pleines de marchandises et les immeubles prêts à disparaître ? C'est avec les mêmes virtuosité et intensité de point de vue que Mitchell écrit le Fond du port ; ouvrage qui est à la littérature ce que Changing New York est à la photographie : une archive devenue oeuvre. ■

par Hélène Giannecchini

(1) Voir Olivier Lugon, le Style documentaire. D'August Sander à Walker Evans, Macula, 2001.

Joseph Mitchell (Ph. Therese Mitchell)..

